

Le cas des hyperobjets, une lecture de Timothy Morton

Clément Gaillard

Résumé

La traduction récente en français de l'ouvrage de Timothy Morton *Hyperobjets, Philosophie et écologie après la fin du monde* est l'occasion de découvrir tout un champ de la recherche théorique en écologie, largement inspiré de la philosophie contemporaine. Mais malgré l'originalité de cet ouvrage et la nouveauté du concept « d'hyperobjet » nous essayons de montrer que l'approche proposée par Timothy Morton est parfaitement inopérante pour le designer et pour la pensée de l'objet en général. Nombre de ses concepts sont beaucoup trop vagues pour permettre de penser rigoureusement les rapports entre objets, usages et milieux. Bien que Timothy Morton soulève la question du rapport entre objets et « non-humains », l'idée qu'il puisse exister des « hyperobjets » est peu probable compte tenu de la définition qu'il propose et n'invite à aucune méthode rigoureuse pour étudier différemment les objets à l'époque de l'anthropocène.

Mot clés : *non-humain – design – anthropocène – écologie – philosophie*

Abstract

For the first time, french readers can discover the philosophical works of Timothy Morton through the recent translation of the book *Hyperobjects, Philosophy and Ecology after the End of the World*. Despite the originality of this book and the novelty of the « hyperobject » concept this paper show that some of Morton's concepts are « too wide » to be usefull for conceptors and designers. Beyond the work of Timothy Morton, we want to demonstrate that Object Oriented Ontology is not sufficient if we want to think the objects in the age of the anthropocene. For us, we need precise concepts and the concept of « hyperobject » has a major flaw : it can be applied to everything.

Keywords ; *object oriented ontology – philosophy – anthropocene – design – ecology*

La découverte des hyperobjets

La traduction récente de l'ouvrage *Hyperobjects, Philosophy and Ecology after the End of the World* par Laurent Bury et publiée par la Cité du design et l'École Supérieur d'Art et de Design de Saint-Étienne, est l'occasion de découvrir pour la première fois en français les travaux de Timothy Morton (fig. 1). Timothy Morton est professeur de littérature à la Rice University au Texas. Il a déjà publié de nombreux textes dont *Ecology without Nature : Rethinking Environmental Aesthetics* (2007) et plus récemment *Dark Ecology : For a Logic of Future Coexistence* (2018). L'originalité de l'approche de Timothy Morton est de croiser des enjeux issus de l'écologie ou de l'écologie politique avec un courant philosophique actuel, que l'on nomme *Ontologie Orientée Objet* (abrégée O.O.O). L'hypothèse commune à l'écologie radicale (*Dark ecology*) et ce mouvement philosophique est de remettre en cause l'idée que la nature ou la Terre existeraient *pour* l'homme. L'Ontologie Orienté Objet (ou *Object Oriented Ontology* en anglais) est ainsi associée au *réalisme spéculatif* qui consiste à rejeter le *corrélacionisme*¹, cette idée kantienne selon laquelle la relation du sujet humain avec le monde serait l'unique accès privilégié d'une conscience humaine à un monde signifiant. Pour l'O.O.O, *le monde n'a pas besoin de nous* : les objets existent indépendamment de toute pensée humaine et la relation entre l'homme et les choses n'est qu'un cas particulier de relation

1 Timothy MORTON, *Hyperobjets. Philosophie et écologie après la fin du monde*, Saint-Etienne : coéd. EPCC Cité du design - École supérieur d'art et design, trad. par Laurent Bury, 2018, p. 16

entre tous les objets². Mais comme nous allons le voir, cette conception a tendance à éliminer toute détermination rigoureuse des objets en multipliant leur existence à tous les niveaux, quitte à voir des objets là où il n'y en a pas. Notre texte se propose de mettre à l'épreuve la notion d'hyperobjet développée par Timothy Morton dans le sillage de l'O.O.O, pour essayer par extension d'apercevoir les limites de cette approche philosophique « *orientée objet* ».

L'O.O.O et le réalisme spéculatif ont influencés l'anthropologie et l'écologie politique, que l'on pense aux travaux de Bruno Latour³ ou dans notre cas, aux écrits de Timothy Morton. L'ouvrage dont il est question traite justement d'un cas particulier d'objets : les *hyperobjets*. Ce livre est composé en deux parties : une première intitulée « Que sont les hyperobjets ? » et une seconde titrée « Le temps des hyperobjets ⁴ ». Dans la première partie, Timothy Morton essaie de mettre en évidence à l'aide de nombreux articles scientifiques et suivant l'approche de l'O.O.O, l'existence d'objets dépassant toute assignations et toutes délimitations. Le but de Timothy Morton est de défendre le fait que certains objets, de part leur impact écologique, débordent toute assignation spatiale et localisée. Si le pétrole est présent dans nos vie sous une prodigieuse variétés de formes, nos actes les plus quotidiens sont indirectement responsables des problèmes de pollution :

« Quand je tourne la clef de contact de ma voiture, j'établis un lien avec le réchauffement de la planète. ⁵»

Le pétrole est le cas typique d'un *hyperobjet* : il est une entité directement responsable de nombreuses catastrophes écologiques. Le pétrole implique tout un système d'extraction, de raffinage et de consommation. Mais en quoi est-il un *hyper-objet* ? Pout Timothy Morton les hyperobjets transgressent les limites du temps et de l'espace :

« Je fais démarrer le moteur de ma voiture. Des os de dinosaure liquéfiés s'enflamment. [...] Quand vous regardez du pétrole, vous regardez le passé. Les hyperobjets s'étendent tellement dans le temps qu'il devient impossible de les contenir mentalement. ⁶»

C'est en cela que le sous-titre de l'ouvrage « Philosophie et écologie après la fin du monde » s'explique par la découverte des hyperobjets. En tant qu'ils transgressent nos représentations conventionnelles de l'espace et du temps, les hyperobjets font disparaître l'idée de monde cohérent. On trouve ainsi une critique tout à fait pertinente de la notion de *localité*. « Le local est une abstraction ⁷ » puisque les hyperobjets comme le pétrole ou le carbone ne s'arrêtent pas à la frontière des pays : ce qui peut paraître sans conséquences à un niveau local peut être dévastateur à un niveau global. « L'interobjectivité ⁸ » défendue par Timothy Morton revient à mettre en évidence un mode d'existence propre aux objets à l'époque de l'anthropocène. Chaque objet dont on peut mesurer des conséquences graves sur les milieux humains et non-humains est un hyperobjet. L'ouvrage de Timothy Morton se propose donc d'envisager une autre objectivité qui n'est plus seulement pragmatique mais tient compte de la sensibilité écologique. A l'inverse de la littérature en écologie, qui emprunte les concepts centralisés de *milieux* ou de *monde*, Timothy Morton envisage que les objets qui accélèrent le réchauffement climatique sont bel et bien des objets, mais qui débordent tellement nos cadres conceptuels traditionnels qu'ils se dérobent toujours : ce sont des *hyperobjets*.

2 Pour un résumé du réalisme spéculatif, on pourra consulter la conférence de Tristan Garcia donnée le 25 octobre 2015 « Le réel n'a pas besoin de nous », dans le cadre du Banquet du livre à Lagrasse intitulé *Écrire le réel* (https://www.youtube.com/watch?v=K_wxi5xTYz8) On peut aussi consulter les ouvrages de Graham Harman, cité à de très nombreuses reprises par Timothy Morton, qui défend dans une lecture tout à fait originale de Heidegger, l'idée que les objets se tiennent dans un retrait, l'action n'étant qu'un cas de relation entre deux objets. Voir par exemple *Tool-Being : Heidegger and the Metaphysics of objects* (2002) et *L'objet quadruple. Une métaphysique des choses après Heidegger* (2010).

3 Graham HARMAN, *Prince of Networks: Bruno Latour and Metaphysics* (2009)

4 Timothy MORTON, *op.cit.*, p. 27-28

5 *Ibid.*, p. 26

6 *Ibid.*, p. 72

7 *Ibid.*, p. 58

8 *Ibid.*, p. 99

Le problème d'un concept « trop large »

« Les systèmes philosophiques ne sont pas taillés à la mesure de la réalité que nous vivons. Ils sont trop larges pour elle. »⁹ C'est ainsi que Bergson introduit *La Pensée et le mouvant*. Le problème de cette intuition de l'hyperobjet est sa *généralité* et il est possible d'adresser deux reproches majeurs à cet ouvrage, et par extension, au concept d'hyperobjet. Le premier est le manque d'une généalogie historique sur ce problème des hyperobjets : la tradition philosophique ainsi que l'anthropologie et l'histoire des techniques ont depuis longtemps fait émerger l'existence des « objets-monde », pour reprendre le mot de Michel Serres¹⁰. C'est pourquoi nous proposerons une brève généalogie de ce problème des hyperobjets, pour combler les lacunes de l'ouvrage de Timothy Morton. Mais on peut adresser un second reproche à cet ouvrage : Timothy Morton fait usage de très nombreuses analogies et métaphores, adossées à des interprétations de modèles scientifiques très complexes (attracteur de Lorenz, mécanique quantique,...) L'emploi immodéré d'image est beaucoup plus problématique que le manque de références historiques car il trahit une certaine pauvreté de la pensée. Timothy Morton n'est pas philosophe mais ses références littéraires sont presque exclusivement philosophiques et il n'est pas abusif d'affirmer que son livre prétend participer à un certain débat philosophique contemporain. Nous sommes cependant forcés d'admettre que cet ouvrage ne présente aucune conceptualisation *sérieuse* de ce qu'est un hyperobjet. Ce qui pourrait être un véritable problème philosophique prend alors les allures d'un essai polémique. Mais le problème n'est pas seulement conceptuel, il est aussi méthodologique. Le réalisme spéculatif n'est pas synonyme d'un abandon de toutes les méthodes traditionnelles d'écriture en philosophie. Or dans cet ouvrage Timothy Morton néglige à dessein toute volonté de clarté conceptuelle, ce qui est selon nous problématique. Nous y reviendrons.

Avant d'entrer dans une lecture plus précise du texte de Timothy Morton, il est nécessaire d'établir une brève généalogie, au moins partielle de ce problème des hyperobjets. On trouve déjà dans la philosophie classique influencée par l'astronomie des études portant sur les objets immensément grands. Mais le problème de l'existence des hyperobjets a émergé avec la philosophie contemporaine des systèmes, et plus particulièrement avec la philosophie des sciences héritière de l'approche structuraliste. Dès 1983, Michel Serres parle de « quasi-objets » qui organisent les relations sociales¹¹. En 1999, son élève Bruno Latour analyse les implications environnementales de l'amiante et reprend la notion de « quasi-objet ». L'amiante est ce qu'il nomme un « objet chevelu » : il s'agit d'un objet qui possède une multitude d'implications et des « connexions nombreuses » qui investissent les corps, les villes et l'ensemble de la Terre¹². Les « objets chevelus » ne sont pas territorialement délimités. En 2001, on trouve chez Michel Serres une terminologie très proche de l'hyperobjet puisqu'il parle « d'objets-monde » :

« Voici : les anciens objets, maniables, nous les tenions jetés devant nous, en percevant leurs limites, dans l'espace et par le temps. Or, non seulement nous savons construire, ce que j'ai nommé jadis des objets-monde, qui dépassent lesdites limites : bombes thermonucléaires, effluents de certaines industries, systèmes de communication, satellites artificiels, biotechnologies... mais le monde lui-même, eau et air, vie et temps, naissance et mort, climat et durée, deviennent, à leur tour, pour nous, des objets. »¹³

Mais indépendamment de la philosophie, c'est surtout l'histoire des techniques qui a le plus souvent étudié avec précision le cas de ces hyperobjets. L'idée que les objets fonctionnent dans un système

9 Henri BERGSON, p. 1253, in *La Pensée et le mouvant in Oeuvres*, Paris : Presses Universitaires de France, édition du centenaire, textes annotés par André Robinet, 1959, pp. 1249-1482

10 Michel SERRES, *Hominescence*, Paris : Le Pommier, 2001, « Essais », p. 180

11 Michel SERRES, *Rome. Le Livre des fondations*, (1983)

12 Bruno LATOUR, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris : La Découverte/Poche, 1999, pp. 38-41

13 Michel SERRES, *op. cit.*, p. 180

et qu'il y a des relations entre objets d'un même domaine technique a été développée tout au long du XX^{ème} siècle. Il faut souligner l'importance la notion « d'ensemble » technique que l'on retrouve déjà chez Leroi-Gourhan dans *L'Homme et la matière* en 1943. Lorsqu'il analyse la soie, il démontre que le mûrier, les techniques de filages et les vers à soie font partie d'un « ensemble indissociable ¹⁴ ». C'est ensuite tout le développement de l'approche systémique et structuraliste des techniques qui va contribuer à mettre en évidence l'existence d'objets mondialisés à travers des systèmes techniques très complexes. La notion de « système technique » développée en 1978 par Bertrand Gille dans ses *Prolégomènes à une histoire des techniques*¹⁵ va trouver son aboutissement en 1993 dans l'analyse des « networks » à travers l'étude de Thomas P. Hughes sur l'électrification de l'Occident entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle¹⁶. C'est selon nous cette conscience grandissante de l'existence de systèmes techniques réticulés à l'échelle globale, croisée avec l'éthique environnementale issue de Hans Jonas, qui vraisemblablement donne naissance aux concepts de « quasi-objets » chez Michel Serres, « d'objets chevelus » chez Bruno Latour ou d' « hyperobjet » chez Timothy Morton.

Timothy Morton ne se réfère à aucun des auteurs précédents, à l'exception de Bruno Latour. Comment parvient-il à définir ce qu'est un hyperobjet ? Selon l'image souvent répétée par Timothy Morton « les hyperobjets sont visqueux ¹⁷ ». Cette image signifie qu'un hyperobjet échappe à toute manipulation : il est non-local et possède une multitude de conséquences sur le climat et les milieux. Mais Timothy Morton s'imagine que l'idée de viscosité est une explication de l'hyperobjet alors qu'il ne s'agit que d'une illustration. Quand il écrit :

« les hyperobjets sont trop visqueux, trop non-locaux et fondus, trop interobjectifs pour être précisés à la manière dont nous pensons ordinairement que les objets devraient être cernés. ¹⁸ »

Cette existence « visqueuse » et « fondue » des hyperobjets n'est rien d'autre qu'une métaphore qui n'est absolument pas une raison suffisante pour déterminer avec rigueur l'existence de ces hyperobjets. Les hyperobjets sont peut-être indescritibles mais dans ce cas, nous rentrons dans le domaine de la *croiance* et l'usage d'articles scientifique est parfaitement superflu. L'abus d'images pour qualifier les hyperobjets masque le fait que Timothy Morton est tout à fait incapable de définir précisément ce que peut être un hyperobjet. Quand il écrit au milieu de son ouvrage, alors que la notion d'hyperobjet est censée être clarifiée que :

« les hyperobjets sont par définition les objets les plus grands et les plus durables que nous connaissons, et puisqu'ils mitraillent et pénètrent le corps physique à chaque occasion, comme une version démoniaque de la Force (de Star Wars), *n'est-il pas extrêmement vraisemblable* que notre esprit est en partie, *peut-être* en grande partie, influencé par les hyperobjets ? ¹⁹ »

L'excessive prudence rhétorique apportée à l'hypothèse d'une influence des hyperobjets sur l'esprit tranche avec la grossière image de la « Force » dans Star Wars. On ne peut être que perplexe devant ce genre d'argumentation qui doit « susciter avant tout un énorme éclat de rire » pour reprendre les mots de Jacques Bouveresse à propos des interprétations farfelues du théorème de Gödel par Régis Debray²⁰. La traduction n'est pas ici en cause puisque l'analogie est employée telle quelle dans

14 André LEROI-GOURHAN, *Évolution et technique. L'homme et la matière*, Paris : Albin Michel, 1971, « Sciences d'aujourd'hui », p. 238 (On trouve également cette idée chez Marcel Mauss et Lévi-Strauss, pour qui les techniques sont avant tout des systèmes)

15 Bertrand GILLE (dir.), *Histoire des techniques*, Paris : Gallimard/La Pléiade, 1978, « Encyclopédie de la Pléiade », p. 19

16 Thomas P. HUGHES, *Networks of Power: Electrification in Western Society, 1880-1930*, (1993)

17 Timothy MORTON, *op.cit.*, p. 39

18 *Ibid.*, p. 199

19 *Ibid.*, p. 103 (Nous soulignons) L'exemple de Star Wars n'est pas un cas isolé car quand il s'agit d'expliquer la « zone » qui entoure chaque objet, Timothy Morton se réfère au « rayon tracteur qui se braque sur le Faucon Millenium dans *Star Wars*. » (p. 164)

20 Jacques BOUVERESSE, *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Paris :

l'argumentation. De même, à propos de la causalité, Timothy Morton affirme :

« Est désormais obsolète l'idée que la causalité est la machine de la cave et que l'esthétique est le glaçage par-dessus – Scylla et Charybde entre lesquelles le matérialisme relativiste réduit en miettes les objets de taille moyenne, comme le réchauffement planétaire, un dinosaure ou une goutte de sauce soja. ²¹»

A la lecture de ce passage on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur « met les mots et que le lecteur doit mettre le sens ²²». Mais comme le remarque Jacques Bouveresse, à propos du sens que possède une analogie, ce n'est pas au lecteur « de s'arracher les cheveux pour essayer de leur en découvrir ou de leur en inventer un. ²³» Il est pour le moins amusant de voir qu'un philosophe de l'O.O.O, refusant donc l'anthropocentrisme de la signification, fait appel à un lecteur pour placer un sens dans les mots qu'il écrit. Le problème de la comparaison n'est qu'un cas des problèmes argumentatifs que possèdent cet ouvrage. Lorsque Timothy Morton analyse les hyperobjets, il fait par exemple appel à l'intrication quantique. Ce phénomène très complexe permet de déduire l'hypothèse tout à fait légitime que les hyperobjets sont « non-locaux »²⁴, pour affirmer quelques lignes plus loin que :

« L'action à distance dont sont capable les hyperobjets est non-locale, mais pas au sens quantique. ²⁵»

Dès lors à quoi sert l'analogie avec l'intrication quantique si ce n'est pour donner une *validité* pseudo-scientifique à une propriété prédicative des hyperobjets ? Bien sûr, les phénomènes scientifiques complexes donnent à penser mais utiliser la mécanique quantique comme image est bien différent de s'appuyer sur elle pour donner une apparence de validité aux hyperobjets. On frôle ainsi parfois le non-sens pur et simple, quand par exemple on trouve sur le même plan l'hypothèse des hyperobjets et les attracteurs de Lorenz²⁶.

A défaut d'une argumentation rigoureuse pour mettre en évidence les hyperobjets, quels exemples avons-nous d'hyperobjets ? Pour Timothy Morton ils sont aussi divers que « la biosphère, l'évolution, le réchauffement de la planète ²⁷». La définition des hyperobjets est pour le moins vague car :

« même la densité massive de population humaine en explosion exponentielle pourrait être perçue comme un hyperobjet ²⁸»

A part l'exemple du pétrole, il est difficile de trouver une analyse précise d'un hyperobjet. Il est entendu que les hyperobjets débordent notre pensée et posent des problèmes de représentation mais même la notion d'esthétique, pourtant si importante dans la seconde partie du livre, est définie de manière excessivement large comme étant « liée à la façon dont un objet empiète sur un autre ²⁹». Timothy Morton fait l'économie d'une critique rigoureuse du sens kantien de l'esthétique qui dépend exclusivement du rapport privilégié entre un sujet humain et un monde contemplé.

Cependant, il importe de critiquer le travail de traduction et surtout de relecture qui dessert le propos de Timothy Morton. On trouve en effet des erreurs grossières qui ne sont pas déterminantes pour l'argumentation mais qui desservent tout le crédit apporté à l'ouvrage. L'erreur la

Raisons d'agir, 1999, p. 20

21 Timothy MORTON, *op.cit.*, p. 108

22 Jacques BOUVERESSE, *op.cit.*, p. 10

23 *Ibidem*

24 Timothy MORTON, *op.cit.*, p. 55

25 *Ibid.*, p. 56

26 *Ibid.*, p. 86

27 *Ibid.*, p. 93

28 *Ibid.*, p. 163

29 *Ibid.*, pp. 61-62

plus flagrante que nous ayons trouvée concerne le développement sur l'ordre de grandeur quantique. Dans la traduction est écrit que cet ordre de grandeur se situe entre « la taille d'un électron (10^{-12} cm) et la longueur de Planck (10^2 cm).³⁰» Or la longueur de Planck est d'environ $1,6 \times 10^{-35}$ mètres³¹ (selon une marge d'erreur relative), 10^2 étant simplement un mètre. Mais cette erreur est seulement dans l'édition française puisque dans l'édition anglaise originale on lit dans le même passage : « Planck length (10^{-33} cm)³²». Ce défaut de relecture est négligeable mais elle ne contribue pas à clarifier le propos sur les hyperobjets ni à donner un quelconque crédit aux exemples utilisés par Timothy Morton.

L'abus de l'hyperobjet

Si l'on se concentre plus spécifiquement sur cette notion d'hyperobjet, nous sommes face à d'autres difficultés. Nous avons vu que Timothy Morton fait parti de ces écrivains qui écartent les difficultés par un art de la formule. Sans même poser le problème de ce que pourrait être la biosphère ou le pétrole, la réponse est déjà là : *ce sont des hyperobjets*. Si le problème n'est pas posé, la réponse est toute donnée. Bien plus, il est inutile de se questionner sur l'existence de ces objets : ils sont « hypers » donc ils sont invisibles et échappent à l'entendement ou à la pensée. La preuve est à-peu-près la suivante : « Ces objets sont démesurés donc ils existent, croyez moi sur parole ». En ne posant pas le problème du mode d'existence de ces hyperobjets, Timothy Morton ne peut pas voir que certaines entités comme « le climat » ou « le pétrole » peuvent correspondre à un emploi abusif du langage : ce sont des unités nominales par convention. Déjà en 1687, Leibniz refusait l'idée que l'on puisse qualifier une armée d'unité³³. L'idée que « l'armée » ou que « le pétrole » puissent former une unité et *a fortiori* un objet ou un hyperobjet constitue ce que Leibniz nomme une « fiction de l'esprit³⁴», c'est-à-dire un abus de langage servant à « abrégé nos pensées³⁵» mais nullement à connaître l'objet en question. Bien sûr le philosophe de l'ontologie orientée objet s'empresse de réfuter tout anthropocentrisme, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut en oublier les impasses du langage humain. Timothy Morton, comme de nombreux philosophes de l'O.O.O, ne se positionne pas par rapport à toute la critique du langage qui traverse la métaphysique jusqu'à Wittgenstein et aujourd'hui Jacques Bouveresse ou Pascal Engel. L'idée que « la biosphère, l'évolution, le réchauffement de la planète³⁶» puissent être des hyperobjets au même titre peut paraître comme un abus de langage.

Et pourtant si Timothy Morton avait attentivement lu l'ouvrage de Quentin Meillassoux *Après la finitude*³⁷ – livre qui peut être considéré comme la bible de l'Ontologie Orientée Objet et qu'il cite pourtant à de nombreuses reprises – il aurait pu se rendre compte des problèmes posés par le langage dans la compréhension des hyperobjets. Quentin Meillassoux, qui semble un peu plus informé que Timothy Morton en ce qui concerne les problèmes de la philosophie du langage, y expose les paradoxes à considérer le langage ou la conscience comme des « objets-mondes » en faisant non pas référence à Michel Serres, mais aux travaux de Francis Wolff³⁸. Dans *Dire le monde*, Francis Wolff affirme en effet que le langage ou la conscience « font monde » dans le sens où la totalité des énoncés peuvent à la fois être extérieurs ou intérieurs au langage. Il écrit ainsi à propos

30 *Ibid.*, p. 54

31 Voir le billet du blog de John Baez : <http://math.ucr.edu/home/baez/planck/node2.html> (consulté le 24/05/2018)

32 Timothy MORTON, *Hyperobjects. Philosophy and Ecology after the End of the World*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 2013, « Posthumanities », p. 44

33 Gottfrid Wilhelm LEIBNIZ, Lettre de Leibniz à Arnauld du 30 avril 1687, pp. 321-341 in *Discours de métaphysique. Correspondance avec Arnauld*, Paris : Vrin, 2016, « Bibliothèque des textes philosophiques, introduction et édition par Christian Leduc », 428 p.

34 *Ibid.*, p. 340

35 *Ibid.*, p. 331

36 Timothy MORTON, *op.cit.*, p. 93

37 Cet ouvrage publié en 2006 en français a été traduit dès 2008 en anglais par Ray Brassier sous le titre *After Finitude : an Essay on the Necessity of Contingency*

38 Quentin MEILLASSOUX, *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris : Seuil, 2006, « L'ordre philosophique », p. 20-21

du langage et de la conscience :

« ils ne renferment le monde en eux que parce que, à l'inverse, ils sont tout entiers en lui. Nous sommes dans la conscience ou le langage comme dans une cage transparente. Tout est dehors mais il est impossible d'en sortir. »³⁹

Dans ce passage, les mots « conscience » ou « langage » pourraient être remplacés par « hyperobjet » et l'on serait en présence d'un passage qui pourrait être signé par Timothy Morton. L'idée que les hyperobjets soient des « cages transparentes » irait d'ailleurs dans le sens d'une invisibilité des hyperobjets. Mais étant donné que Timothy Morton ne prend pas en compte les usages et mésusages du langage ordinaire, il est impossible de distinguer un hyperobjet réel d'un simple abus de langage. Une fois de plus, c'est sous couvert de rejeter l'anthropocentrisme que Timothy Morton peut dissimuler les critiques venant de la philosophie du langage.

En ne posant pas le problème de ce qu'est véritablement un hyperobjet, Timothy Morton s'expose également à une critique triviale mais puissante : si le climat ou le pétrole sont des hyperobjets, *est-ce que tout objet n'est pas un hyperobjet ?* L'idée que « curieusement, chaque objet est un hyperobjet ⁴⁰ », n'est présente que dans la dernière page de l'ouvrage alors qu'au contraire il s'agit d'un problème central pour la compréhension claire de ce qu'est précisément un hyperobjet. A ce titre, l'hypothèse que tout objet soit un hyperobjet fait problème et oblige à distinguer en quoi un objet peut être « hyper », mais comme nous l'avons vu Timothy Morton évite soigneusement de se confronter aux difficultés. Compte tenu du peu de critères pour discriminer ce que peut être un hyperobjet, on peut tranquillement affirmer que le *sucre*, le *papier*, la *banane* et même *l'esprit* appartiennent à la catégorie des hyperobjets. En ne distinguant pas ce qui dépend dans le langage humain des unités définies conventionnellement, de ce qui est véritablement un hyperobjet expérimentalement étudiable, comme l'est la biosphère⁴¹, Timothy Morton ne peut que nous persuader de l'existence de ces hyperobjets. Au regard de ses critères, tout peut être hyperobjet, pourvu que l'on soit suffisamment informé sur le système dans lequel tel ou tel objet s'intègre. Le sucre, en tant qu'il est métabolisé par le corps et qu'il dépend du transport maritime ou de cultures délocalisés est un hyperobjet. Le climat n'est pas plus un hyperobjet que le sucre. Paradoxalement, l'idée de ramener un phénomène étendu, comme l'est le climat, à un objet, même *hyper*, peut sembler être un certain biais anthropocentrique. Mais l'objet de ce texte n'est pas de discuter l'ontologie orientée objet, mais plus de mettre à l'épreuve cette notion d'hyperobjet.

L'idée que la biosphère puisse être un hyperobjet est tout à fait défendable mais dans ce cas il ne s'agit pas d'un hyperobjet *par défaut*, comme le laisse penser Timothy Morton. Si nous partageons l'idée que la biosphère soit un hyperobjet, il existe tout un protocole d'analyse pour en rendre raison : ce n'est pas simplement un objet « visqueux » qui échappe à la pensée. Comme le montre Vernadsky en 1927, à qui nous devons la notion de biosphère, il existe de nombreux protocoles pour rendre compte de l'existence d'un milieu appelé « biosphère »⁴². Cet hyperobjet est bien identifié et il n'est en aucun cas « visqueux » ou même impensable car il y a des méthodes pour rendre raison de ses effets (chimie de la lithosphère, *etc*).

L'usage possible de ce concept d'hyperobjet : un problème de designer ?

Que faire de cette notion d'hyperobjet ? Il n'est pas anodin que cet ouvrage soit édité par deux institutions qui représentent le design et la création contemporaine. Bien que la conception des hyperobjets ne renouvelle pas selon nous l'approche anthropologique de l'objet en design, il faut néanmoins saluer la volonté d'éditer un texte qui synthétise la littérature écologique sur

39 Francis WOLFF, *Dire le monde*, Paris : Presses Universitaires de France, 1997, p. 11 cité par Quentin MEILLASSOUX, *op. cit.*, p. 20-21

40 Timothy MORTON, *op. cit.*, p. 222

41 Wladimir VERNADSKY, *La biosphère*, Paris : Seuil, trad. revue par Jean-Paul Deléage, 2002, « Points sciences », 281 p.

42 Wladimir VERNADSKY, *op. cit.*, p. 51

l'anthroposène et la philosophie du réalisme spéculatif. Cependant, une question peut légitimement se poser : quels usages les designers peuvent-ils bien faire de cette notion d'hyperobjet ? Timothy Morton, faute de clarifier son propos, tente d'amener le problème des hyperobjets vers des enjeux de représentation : « l'art » est une nouvelle fois convoqué pour répondre aux enjeux contemporains. Nous devons admettre une certaine lassitude devant cet énième appel à l'art comme moyen de résoudre des enjeux qui, de fait, dépassent le cadre de l'art et échappent à toute appréhension sensible. Bien sûr, l'écologie et l'anthropocène posent des problèmes de représentation, mais il est nécessaire de rappeler que la représentation n'est pas le domaine exclusif d'un « art » qu'on voudrait au service de la science.

Timothy Morton n'aborde que très superficiellement le problème de l'invention dans un monde rempli d'hyperobjets. Selon lui nous sommes confronté à ce qu'il nomme « l'hypocrisie ». Peu importe nos actions, les conséquences sont toujours négatives dans l'hyperobjet : même les panneaux solaires polluent et c'est en cela qu'il y a toujours « hypocrisie »⁴³. La référence de Timothy Morton à *Dusty Relief*, projet de bâtiment de l'agence R&Sie(n) créée par François Roche⁴⁴, dont la façade devait capter les micro-particules présentes dans l'air pollué de Bangkok est intéressante pour comprendre comment un objet peut rendre compte d'un hyperobjet comme la pollution. Mais l'exemple de *Dusty Relief* est mal présenté par Timothy Morton. On ne fait jamais, sauf peut-être par démagogie ou opportunisme politique, un objet *pour* l'écologie ou *contre* le réchauffement planétaire. On ne peut rigoureusement rien faire d'une abstraction ou d'un hyperobjet. Il suffit de regarder n'importe quel projet d'architecture : c'est une résolution de quelques problèmes appuyée sur deux ou trois observations ou faits. Un bon projet n'est pas beaucoup plus que la mise en évidence bien pensée de quelques détails. *Dusty Relief* est une résolution entre un programme, une technologie électrostatique et la pollution de Bangkok (fig. 2 et 3). Hiérarchiser ces trois données c'est déjà rentrer dans des problèmes d'invention, de forme et de résolution. Bien sûr, ce projet de R&Sie(n) nous parle d'écologie, de pollution globale et même d'anthropocène mais en aucun cas il *commence* par répondre à des abstractions sur lequel il n'a aucune prise.

Si l'hypocrisie caractérise notre époque, il faut selon nous admettre la nécessaire *partialité* de tout projet ou changement dans l'hyperobjet. Prenons un exemple. La description sociologique et technique de l'objet « voiture » fait apparaître que celle-ci est liée au pétrole, à une certaine politique territoriale ainsi qu'à tout un système symbolique. La voiture est un « hyperobjet » au sens de Timothy Morton mais comme le souligne Madeleine Akrich, la mise en évidence de tout cet ensemble est parfaitement superflue :

« Outre la durée indéfinie d'un tel travail, la question principale qui se pose est celle de son intérêt ; il y a fort à parier que, de cette grande fresque se dégagerait une impression de banalité: l'automobile adhère tellement au monde dans lequel nous vivons que sa sociographie (c'est-à-dire la mise en évidence de l'ensemble des liens qu'elle effectue) se présenterait comme une constellation de lieux communs, c'est-à-dire d'endroits où éléments techniques, sociaux, économiques, *etc.* se superposent rigoureusement »⁴⁵

L'appréhension d'un hyperobjet peut paraître vertigineuse mais aussi incroyablement banale et vide par son abstraction : il n'y a pas de « lien » magique entre la voiture et le pétrole tout au plus l'un et l'autre existent dans un même système technique. Bien que la notion « d'ensemble » ou de « système technique » soit peut-être excessivement anthropocentrée aux yeux des réalistes spéculatifs et de l'O.O.O, le designer trouvera selon nous beaucoup plus d'arguments et de rigueur à la lecture de Leroi-Gourhan ou de Gilbert Simondon que de Timothy Morton. Pourquoi ? Parce que la notion de système impose une *hiérarchie* entre les objets et une mise en ordre dans leurs relations : elle permet selon nous de mettre le designer face à des *choix* si il veut inventer ou résoudre un problème particulier. Car l'idée qu'il existe un monde des objets, et que chaque objet à

43 Timothy MORTON, *op.cit.*, p. 159

44 *Ibid.*, pp. 128-132

45 Madeleine AKRICH, « Comment décrire les objets techniques ? » p. 56 in *Technique et culture* n°9, Paris : Maison des sciences de l'homme, 1967, p. 49-64

sa manière a une existence propre, ne doit pas nous faire oublier cette question : *pour qui sont fait les objets ?*

Bibliographie :

- BERGSON, Henri, *Oeuvres*, Paris : Presses Universitaires de France, édition du centenaire, textes annotés par André Robinet, 1959, 1602 p.
- BOUVERESSE, Jacques, *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Paris : Raisons d'agir, 1999, 158 p.
- GILLE, Bertrand, (dir.), *Histoire des techniques*, Paris : Gallimard/La Pléiade, 1978, « Encyclopédie de la Pléiade », 1652 p.
- SERRES, Michel, *Hominescence*, Paris : Le Pommier, 2001, « Essais », 339 p.
- LATOUR B., *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, [1999], éd. La Découverte/Poche (Paris), 382 p.
- LEIBNIZ G.W., *Discours de métaphysique. Correspondance avec Arnauld*, [2016], éd. Vrin (Paris), coll. Bibliothèque des textes philosophiques, introduction et édition par Christian Leduc, 428 p.
- LEROI-GOURHAN, André, *Évolution et technique. L'homme et la matière*, Paris : Albin Michel, 1971, « Sciences d'aujourd'hui », 348 p.
- MEILLASSOUX, Quentin, *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris : Seuil, 2006, « L'ordre philosophique », 190 p.
- MORTON, Timothy, *Hyperobjects. Philosophy and Ecology after the End of the World*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 2013, « Posthumanities », 229 p.
- MORTON, Timothy, *Hyperobjets. Philosophie et écologie après la fin du monde*, Saint-Etienne : coéd. EPCC Cité du design - École supérieur d'art et design, trad. par Laurent Bury, 2018, 230 p.
- VERNADSKY, Wladimir, *La biosphère*, Paris : Seuil, trad. revue par Jean-Paul Deléage, 2002, « Points sciences », 281 p.

Articles :

- AKRICH, Madeleine, « Comment décrire les objets techniques ? » p. 56 in *Technique et culture* n°9, Paris : Maison des sciences de l'homme, 1967, p. 49-64 disponible en ligne : < <https://journals.openedition.org/tc/4999> > (consulté le 30/05/2018)

Vidéos :

- GARCIA, Tristan, conférence « Le réel n'a pas besoin de nous » prononcée le 25 octobre 2015 dans le cadre du Banquet du Livre à Lagrasse, (consultée le 25/05/2018), < https://www.youtube.com/watch?v=K_wxi5xTYz >

Site internet :

- Billet du blog de John Baez, « The Planck Length » : (consulté le 24/05/2018) < <http://math.ucr.edu/home/baez/planck/node2.html> >

Images :

fig. 1 : La couverture du livre.

fig. 2 et 3 : *Dusty Relief*, projet de l'agence R&Sie(n), (François Roche, Stephanie Lavaux, Jean Navarro, Pascal Bertholio), 2002, Bangkok < <http://www.new-territories.com/roche2002bis.htm> >